

# Université Populaire de la Narbonnaise (UPN)

Site de l'UPN : <http://upnarbonnaise.unblog.fr/>

Site du café philo : <http://cafephilo.unblog.fr/>

Site de Michel Tozzi : [www.philotozzi.com](http://www.philotozzi.com)

Mail de Michel Tozzi : [michel.tozzi@orange.fr](mailto:michel.tozzi@orange.fr)

Revue de didactique de la philosophie *Diotime* :  
[www.educ-revues.fr/diotime/](http://www.educ-revues.fr/diotime/)

## PÔLE PHILO

### ATELIER DE PHILOSOPHIE POUR ADULTES (2014-2015)

(11<sup>e</sup> année)

Séance 6 du 28-02-2015

9h30-12h15

(Nombre de participants : )

### La question du suicide

*Animation - reformulation* : Michel Tozzi

*Introduction* : Elisabeth Jas

*Présidence de séance* :

*Synthèse écrite de la discussion* :

*Saisie des textes des participants* : Jean-François Burghard

#### I) Introduction (Elisabeth)

« Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? »

(Saint Paul, *Épître aux Romains chap7/24*)

« Dieu ne peut décider de se donner la mort, privilège suprême accordé à l'homme » (Pline)

« Ce divorce entre l'homme et sa vie, l'acteur et son décor, c'est proprement le sentiment de l'absurde » (A. Camus, *Le mythe de Sisyphe*)

« Il y a dans la souffrance une absence de tout refuge » (Levinas, *Le temps et l'autre*)

Le nombre de décès par suicide en France est stable depuis le début des années 90, autour de 11.000 par an, une majorité d'hommes, une augmentation pour les plus de 65 ans, des disparités géographiques. En France, entre 40 et 100 enfants de moins de 12 ans se suicident chaque année. Aujourd'hui, les agriculteurs, les policiers, les travailleurs du secteur social et de la santé sont ceux qui se suicident le plus. Le suicide est à la fois acte personnel et acte social, conduite autodestructrice qui évoque la tragédie humaine, l'impasse commune.

La réflexion achoppe, car le suicide est porteur d'ambiguïté. Le tabou social persiste, parce que le suicide touche à un effet des conceptions fondamentales concernant la mort et se double d'une atteinte à la cohésion du groupe qui se trouve privé, amputé. Nous reculons d'horreur devant ce geste, tragiquement définitif, surtout lorsqu'il s'agit d'un proche ; c'est une mort dont il est difficile de faire le deuil. Les survivants cohabitent avec un fantôme. Ce recul est-il accentué du fait de notre sensibilité occidentale, alors que d'autres cultures n'exprimeraient pas la même épouvante ?

Il y a approches théologique, anthropologique, médicale, qui reposent principalement sur la négativité du suicide comme postulat ou non dit.

Dans l'histoire de la culture occidentale, depuis l'avènement du christianisme, le suicide a été successivement :

- **Malédiction**, puisque la morale catholique s'est opposée au suicide sans faire d'exception. Dès le 5<sup>e</sup> siècle, Saint Augustin condamne le suicide, pour combattre la justification de celui-ci par les stoïciens, qui accordent à l'individu le droit de quitter volontairement la vie si elle devient insupportable, et pour éviter la confusion entre martyr et suicide. Se tuer, dit Saint Augustin, c'est commettre un meurtre ; le suicide est homicide qui tombe sous le coup du commandement divin : « Tu ne tueras pas ». Pour lui, l'homme tenté par l'acte suicidaire se trompe, il croit opter pour le néant, alors qu'en réalité sa nature aspire à la quiétude et à la paix c'est-à-dire à un plus être, et non un à moins être, un non être.

Au 13<sup>e</sup> siècle, Thomas d'Aquin va renouveler l'argumentation contre le suicide : il équivaut pour lui à désertier avec ingratitude la cité des hommes, alors que la vie est obligatoirement positive, car prêtée par Dieu, elle ne nous appartient pas. Cet anathème contre le suicide, confirmé par le Concile de Trente au 16<sup>e</sup> siècle, fait du suicidé un être maudit, la sépulture religieuse lui est interdite. Au 16<sup>e</sup>/17<sup>e</sup>, (les services protestants pour les obsèques datent du 19<sup>e</sup>), le pasteur, pour le suicidé comme pour le non suicidé, suivait le corbillard en robe pastorale jusqu'à la tombe dans le silence, pour marquer l'égalité de tous devant la mort. L'église catholique a adouci les choses dans le nouveau catéchisme de 1992, en admettant pour le suicidé des circonstances atténuantes, mais l'acte reste condamné.

- **Après la condamnation, l'explication des sciences humaines.** C'est avec papier et crayon et une arithmétique simple qu'Emile Durkheim (1858-1917) va produire une enquête sociologique dont la directive est : « Il faut traiter les faits sociaux comme des choses ». Il écrit en 1897 un ouvrage sur le sujet qui continue à faire référence. Maurice Halbwachs, sociologue de la même période, complète la définition de Durkheim : « On appelle suicide tout cas de mort qui résulte d'un acte accompli par la victime elle-même, avec l'intention et en vue de se tuer et qui n'est pas un sacrifice ».

Durkheim établit par exemple que, dans une même société, rassemblant des données sur la Prusse, la Bavière et l'Autriche au 19<sup>e</sup>, les protestants se tuent beaucoup plus que les catholiques, alors même que les deux religions condamnent le suicide. Durkheim émet l'hypothèse que le penchant du protestantisme pour le suicide doit être en rapport avec l'esprit de libre examen dont est animée cette religion. Dans le catholicisme, un système hiérarchique d'autorités est organisé pour rendre la tradition invariable. Le protestant est davantage auteur de sa croyance. La Bible est mise entre ses mains et nulle interprétation ne lui en est imposée. Durkheim

arrive à cette conclusion, que la supériorité du protestantisme du point de vue du suicide vient aussi de ce qu'il est une Église moins fortement intégrée que l'Église catholique.

Que ressort-il de son analyse ? Plus on a d'enfants et moins on se suicide. Au 19<sup>e</sup>, on se tue plus en ville qu'à la campagne, plus si l'on est un homme qu'une femme, si l'on est célibataire ou veuf que si l'on vit en famille, en temps de paix qu'en temps de guerre, et le taux de suicide varie aussi, nous l'avons vu, selon la religion. L'orientation strictement sociologique que Durkheim entend donner à son étude le conduit à rejeter l'analyse des motifs individuels de suicide ; il recherche pour ainsi dire l'âme collective. Les états collectifs existent dans le groupe avant d'affecter l'individu ; les forces collectives plutôt que les motifs subjectifs. En une typologie (voir *annexe*), Durkheim distingue le suicide égoïste, le suicide altruiste, le suicide anémique, le suicide fataliste. Son collègue Halbwachs affirmera qu'il n'y a qu'un seul type de suicide, celui du désespoir. Et il pacifiera les relations entre sociologie et psychiatrie, il parle de « tout indécomposable », « d'indissociable interaction entre les variables ».

Les psychanalystes ont approché le suicide avec les recherches sur la mélancolie. C'est dès 1905 que Freud évoque le retournement de l'agressivité contre le moi dans le geste suicidaire. Pour lui, pulsion de vie et pulsion de mort sont au cœur des motivations de chacun d'entre nous. Quand la pulsion de mort l'emporte, l'acte suicidaire apparaît. Selon la psychanalyse, il y a dans le suicide à la fois intention auto agressive et fonction d'agressivité envers autrui, délibérée ou inconsciente. Ce fut un point discuté : la pulsion suicidaire est-elle retournement contre soi d'une agressivité primitivement dirigée contre l'autre ou bien s'agit-il de l'expression de l'instinct de mort dont Freud a postulé l'existence ? Le suicidant énucléé du tout auquel il était jusqu'à présent intégré se sent étouffé dans le cul de sac qu'est devenu son isolement. Par le geste, il anéantit la situation angoissante du sentiment de temps ouvert en se néantissant, il cherche à la fois la totalité dans l'éclatement et l'apaisement. Des morts classées sous la rubrique accidentelle seraient en fait de véritables suicides inconscients.

- **Approche médicalisée.** Une certaine approche actuelle de la psychiatrie considère l'homme comme un être neuronal et ses actes sont explicables par des causes biochimiques. Un chercheur américain a avancé que la cause exclusive du suicide résiderait dans la production anormale de sérotonine, effaçant par une logique chimio biologique le caractère tragique d'un acte foncièrement humain. Ce qui fait dire à Elisabeth Roudinesco : « Non seulement l'homme n'est responsable de rien dans sa vie, mais il n'a plus le droit d'imaginer que sa mort puisse être un acte relevant de sa conscience ou de son inconscient ».

Par contraste, une autre approche, bienveillante, s'efforce de diagnostiquer, de prévenir et de soigner le suicidaire, animée par le souci compatissant de remédier au mal être et au mal de vivre en prenant le parti de la vie et en mettant en œuvre des thérapeutiques et des actions de prévention

### **Pistes de réflexion, questions..**

On ne peut pas isoler un motif de suicide, même explicitement exprimé par son auteur, comme dans une lettre ; un acte suicidaire reste pour une part inexplicable, impossible à apprécier pour ceux qui restent et aussi pour celui qui commet l'acte. Mobile ne signifie pas cause véritable. "Quelles que soient les raisons qu'il se donne, le sujet ignore tout à la fois ce qu'il fuit et ce qu'il vise à travers son geste" (Xavier

Pommereau, psychiatre). Les tentatives d'explication sont réductionnistes. Le sens du suicide ne se laisse pas réduire à des facteurs psychologiques ou sociologiques, ni même à leur somme. On ne peut légitimer une pensée politique du suicide comme devant relever de la santé publique, au même titre que le tabagisme ou la violence routière. Les raisons que l'on donne au suicide ou que le suicidé se donne à lui-même pour s'expliquer son acte, sont apparentes. Le salarié d'Orange se suicide du fait de problèmes insurmontables de harcèlement rencontrés dans son travail, mais quelle part dans ce geste prend sa vision du monde, son rapport aux autres, qui échappent à l'explication et rendent les causes plurielles ou cachées ? Le guide gastronomique Gault et Millau avait rétrogradé quelques semaines avant son suicide la note du chef Bernard Loiseau. Mais quelle appréhension de sa trajectoire, quel questionnement ultime derrière l'apparence de la grosse claque qui paraît le mobile du geste ? Solitude extrême qui fait que les autres ne sont plus importants, rupture de tous les liens et échec dans le lien avec le futur, alors que l'espoir c'est l'amour du futur... Primo Levi échappe au camp de concentration, trouve la force de survivre dans des conditions extrêmes et, plus de 40 ans après, lorsque la vie semble avoir repris un cours plus doux, voilà qu'il choisit, selon toute apparence, de se donner la mort. Ceci pour illustrer qu'il y a aussi, de manière sous-jacente, une vision du monde, des croyances, la représentation de la place du sujet dans la société collées au geste

Y aurait-il un droit au suicide comme un droit au logement ? Par ailleurs, chacun fait de son corps ce qu'il veut, avortement, tatouage, piercing, prothèses, ablations, congélation d'ovocytes, chirurgie esthétique, changement de sexe. Il y a développement et acceptation banalisés de l'atteinte de soi sur soi, de soi sur son corps. Est-ce que le suicide serait un acte de même nature dans une radicalité qui ferait penser. « Je garde le pouvoir de mourir », comme une prétention à maîtriser le devenir du corps et du destin ? Le suicide serait l'expérience radicale d'un départ volontaire sans retour, comme on ne peut revenir sur une décision mutilante du corps. Dans l'acte suicidaire, il y a trois mouvements : échapper à, s'affirmer contre et se laisser aller. Rager contre le réel comme s'il y avait triomphé dans la destruction, et fuir dans un exil de soi.

On note une augmentation des suicides des plus de 65 ans, comme si le vieillissement signifiait la mort sociale. Le suicide peut-il alors devenir un arbitrage rationnel entre les coûts et les souffrances escomptés d'un futur assombri et les maigres profits à attendre du temps qui reste à vivre, dans la mesure où la valeur attendue du futur est moindre que celle de la délivrance des maux assurée par la mort ?

Dans un monde sans transcendance, désenchanté, qu'y a-t-il d'inacceptable à se suicider? Vivre ne va pas simplement, pour l'homme, de soi. La pensée du suicide toujours possible comme ce qui nous maintient en vie ; même si c'est dans un sursis. Ce qui nous aide à passer la nuit, à supporter l'attente d'un nouveau jour à venir. Cette seule pensée nous aide à supporter la vie... et parfois, cette pensée seule suffit.

Alors que l'animal ne « pense » qu'à la vie, que son projet d'être est de continuer à être, que tout est mis à profit pour le bien vivre, et pas seulement pour la survie, pourquoi l'homme est-il capable de se donner la mort ? Pour l'homme, l'équilibre est délicat à trouver. Les besoins de l'homme, être social, sont limités par la société, instance modératrice que l'homme reconnaît. Pourquoi peut-il prendre son autonomie dans le rapport qu'il a au monde ? La question posée par le suicide, c'est celle du rapport à la vie ; celui qui se suicide veut cesser de vivre et pas

forcement mourir. Dans la fable de La Fontaine, *La Mort et le bûcheron*, reprise d'Ésope, est décrit un malheureux qui appelle « la mort à son secours », mais qui n'en veut plus du tout aussitôt qu'elle se montre. « Plutôt souffrir que mourir » sera son dernier mot.

Avoir un comportement de mise en œuvre de prévention et de thérapeutique, est ce que cela nie le choix singulier et libre du sujet de l'acte suicidaire ? Est-ce considérer la mort indigne, échec existentiel parce qu'on croit que l'essence de l'homme est projet d'être, alors que le sujet la souhaite comme on sort du jeu, comme dernier refuge de sa dignité ?

Telle ou telle approche, fondée sur des convictions ou des présupposés, dénie ou pas finalement au suicide la qualité d'un acte. Pour les grandes religions, le suicidaire est coupable de refuser le sens transcendant, de refuser d'entrer dans le projet de Dieu pour l'homme. Les grandes utopies comme le marxisme proposent un substitut terrestre du sens préétabli de l'existence. Régis Debray dit que pour les révolutionnaires, le suicide est une désertion car leur vie appartient à la révolution.

Est-ce que la philosophie accepte ce postulat de la négativité totale du suicide, qu'elle consente ou qu'elle récuse cette idée, ou bien reconnaît-elle cet acte pleinement humain jusque dans ses contradictions ? Ce à quoi est confrontée la philosophie, c'est cette détresse issue du constat du naufrage du sens et de la valeur d'une vie humaine. Les sciences humaines n'évoquent pas directement le sens mais les causes de la perte du sens. Que dire de l'expression « mort volontaire » ? Le problème que pose le suicide est qu'il relève d'un être capable de vouloir, mais qu'est ce que ce vouloir ? Quel est le sens de cette expérience cruciale de la liberté, qui semble pervertie puisque ne menant nulle part ? Comment associer destruction de soi par soi et acte libre ?

Comte Sponville dit que « mort volontaire » est une expression ambiguë. On n'a pas besoin de vouloir mourir, on meurt de toute façon mais puisqu'on doit mourir, le suicidaire choisit le jour et l'heure en refusant la sentence évangélique : « nul ne connaît ni jour et l'heure ». On sait qu'on va mourir, ne plus être, et on vit avec cela, on vit la répétition de tous nos inaccomplissements, comme si notre vie consistait en un jeu de ping-pong plus ou moins angoissant entre la considération d'ici-bas et celle de la mort. Le suicide met fin à cette possibilité de savoir qu'on va mourir tout en continuant à vivre. Pour survivre, tout être vivant doit trouver un équilibre satisfaisant entre ses besoins et ses moyens de les satisfaire.

Albert Camus écrit en ouverture du *Mythe de Sisyphe* : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux, c'est le suicide ». Cette formule a le mérite de révéler un réel point d'achoppement de la pensée. Une fois le sens perdu, plus rien ne serait désirable. Cette question du sens peut être minimisée, détournée, ou escamotée en théologie, sciences humaines et psychiatrie.

« Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi sur le même rythme. Un jour seulement, le « pourquoi » s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement ». La position cohérente pour Camus se révèle la révolte, qui n'est ni acquiescement à l'absurde, ni évitement de celui-ci. Il réfute alors le suicide, au nom d'une existence capable de s'assumer. De la révolte chez Camus, on peut dire qu'elle est ontologique, liée d'une manière nécessaire à l'existence de l'homme. Pour Camus, le bonheur revient à vivre sa vie tout en étant conscient de son absurdité. En pensant philosophiquement le suicide comme il l'a fait, un refus du corps de se soumettre volontairement à la mort, sans nier celle-ci, Camus a posé sans réserve la question du rapport de la mort à

l'existence. Il l'a posée radicalement, en demandant comment vivre dans l'horizon inévitable de la mort sans céder à la tentation du suicide. Camus fait penser à Job dans la Bible, qui va encore plus loin puisqu'il veut même, au delà de la vie, continuer à se révolter contre Dieu.

*Le suicide assisté* suppose que la personne demande *de manière expresse et volontaire* qu'on lui donne un produit létal qu'elle utilisera. Il ne peut être assimilé à l'homicide, qui est le fait de prendre la vie d'un autre contre sa volonté. L'expression « aide au suicide » désigne l'acte de fournir un environnement et des moyens nécessaires à une personne pour qu'elle se suicide. Contrairement à l'euthanasie, c'est donc le « patient » lui-même qui déclenche sa mort et non un tiers. C'est par altruisme qu'on donnerait la mort avec le suicide assisté. Levinas verrait les choses sur le plan éthique. Dans la souffrance se manifeste quelque chose comme la fin de toute liberté, de toute maîtrise et de toute activité possible du sujet. La souffrance peut être excessive, excès qui interdit d'attribuer un sens à la souffrance. La souffrance physique peut devenir perte irrémédiable de soi, le moi est perdu hors de sa limite. La mort est présente en creux dans la souffrance qui est fin de tout repos possible en soi. Dans *Le temps et l'autre*, Levinas dit que « la souffrance physique est une impossibilité de se détacher de l'instant de l'existence ». C'est la nuit de la nuit. Souffrir, c'est entrevoir la radicale négation de soi qu'est la mort. Le moi dans sa souffrance s'éprouve comme se perdant. La souffrance de l'autre est ma responsabilité, je me porte à son secours. Il semble qu'avec sa conception du visage, Levinas ne peut envisager d'appréhender la notion de suicide assisté, cela paraît hors de son champ de définition de la relation à l'autre. Levinas veille sur le prochain jusqu'à baisser ses paupières, il décrit le visage comme une vulnérabilité et un dénuement qui, en soi, sans adjonction de paroles explicites, supplie le sujet. « Mais cette supplication est une exigence » de réponse, de soutien et d'aide. La relation à autrui ne se situe pas sur le plan de la réciprocité, car l'autre est tout à la fois « plus haut que moi et plus pauvre que moi ». La mort ouvre au visage d'autrui, lequel est l'expression du commandement : « Tu ne tueras point ». Cette philosophie du visage le rendrait rétif au suicide assisté. Dès lors qu'autrui me regarde, j'en suis responsable : « L'épreuve suprême de la liberté n'est pas la mort, mais la souffrance » (*Totalité et infini*). L'acte de suicide n'exprime pas toujours le désespoir, mais parfois une espérance folle, déviée C'est un paradoxe, l'homme peut se tuer parce qu'il ne peut et ne veut pas désespérer. Ce n'est pas toujours un mortel adieu de l'être à lui-même. La tentation du suicide peut naître de la sensation d'abîme sous nos pieds, mais est-ce forcément toujours un acte dépressif voire pathologique, qui signe un échec ? L'amour de la vie peut-il être facteur déclenchant, comme si on voulait partir rassasié de jours, une manière choisie, à un moment donné, de tirer sa révérence en célébrant la vie ?

### *Annexe*

#### **Typologie de Durkheim**

1. Le suicide *égoïste* : le suicide égoïste intervient lors d'un défaut d'intégration : l'individu n'est pas suffisamment rattaché aux autres. La société tient les individus en vie en les intégrant.
2. Le suicide *altruiste* : à l'inverse du suicide égoïste, le suicide altruiste est déterminé par un excès d'intégration. Les individus ne s'appartiennent plus et peuvent en venir à se tuer par devoir (suicides dans l'armée, dans des sectes).
3. Le suicide *anémique* : le suicide anémique intervient lors d'un défaut de régulation : la réglementation, les normes sont moins importantes, elles sont devenues plus

floues. Les individus sont moins tenus, leurs conduites sont moins réglées, leurs désirs ne sont plus limités ou cadrés. Ils peuvent éprouver le "mal de l'infini", où tout semble possible, alors qu'en fait tout ne l'est pas.

4. Le suicide *fataliste* : le suicide fataliste, quant à lui, intervient dans les cas d'excès de régulation : la vie sociale est extrêmement réglée, les marges de manœuvre individuelles sont réduites. Le contrôle social, les normes sont trop importantes (rituel du harakiri au Japon).

	<b>Défaut</b>	<b>Excès</b>
<b>Intégration</b>	Suicide égoïste	Suicide altruiste
<b>Régulation</b>	Suicide anémique	Suicide fataliste

L'objectif de Durkheim était de rendre intelligibles les déterminations sociales qui pèsent sur les individus et qui les inclinent plus ou moins à mettre fin à leurs jours. Durkheim a montré en son temps que la société préserve l'individu du suicide par l'action de deux grandes forces sociales que sont l'intégration et la régulation.

## **II) Synthèse de la discussion ()**

### **III) Régulation et décisions pour la suite**

Les propositions pour la suite sont réajustées

- 21 mars : le langage (Laure)
- 4 avril : la folie (Gérard)
- 9 mai : Le phénomène sectaire (Daniel) ?
- 13 juin : ?
- Autres propositions - La décadence – La place de la pensée dans la société – Les enfants dans la société – La notion d'institution – Libéral, libertaire, libertarien

### **Annexe - Textes de participants**